

## Les dieux des Nabatéens

par M. GAWLIKOWSKI, Varsovie

### *Table des matières*

I. Introduction . . . . .	2659
II. Dûshara . . . . .	2662
III. Les déesses . . . . .	2665
IV. Autres divinités . . . . .	2668
V. Le culte . . . . .	2671
Bibliographie et abréviations . . . . .	2675
Liste des illustrations . . . . .	2677

### *I. Introduction*

Les Nabatéens étaient une tribu arabe qui s'était implantée à l'époque achéménide en pays d'Edom, au Sud-Est de la Mer Morte. Ils sont nommés pour la première fois en 312 av. J.C., à l'occasion de deux expéditions manquées, envoyées contre eux par Antigone le Borgne; selon Diodore de Sicile, qui rapporte ces événements (BH XIX, 94 – 100), les Nabatéens d'alors ne comptaient guère plus de dix mille personnes, et ils étaient encore nomades, tout en tenant le refuge imprenable dit la Roche (Pétra) qui correspond au plateau escarpé d'Umm el-Biyarah. Ils s'étaient déjà enrichis comme caravaniers sur les pistes de l'Arabie Heureuse, au point de susciter la convoitise des Macédoniens.

Ils ont su garder leur indépendance en marge du monde hellénistique, tant à l'égard des Ptolémées que des Séleucides. A partir de 169 av. J.C. au moins, date d'une mention d'Arétas "tyran des Arabes" (2 Macc. 5,8), les Nabatéens sont constitués en royaume, voisin de celui des Maccabées, avec lesquels ils se disputaient la possession de la rive orientale du Jourdain. En

\* Pour les abréviations, voir la liste bibliographique, p. 2675.

85 av. J. C., le roi séleucide Antiochus XII trouva la mort dans un combat avec les troupes du roi nabatéen Obodas (°Obodat I<sup>er</sup>), plus tard divinisé. Le fils et successeur d'Obodas, Arétas (Haretat) III dit Philhellène, contrôla même pendant plusieurs années la ville de Damas.<sup>1</sup>

Ces rois portent le titre de *malik Nabaṭu*, 'roi des Nabatéens' le nom ethnique dérivant d'un nom d'ancêtre, employé encore parmi les Nabatéens à l'époque historique. Les Nabaṭu étaient associés aux Shalamu, Salamiens d'Étienne de Byzance, tribu qui n'a laissé que peu de traces.<sup>2</sup> La monarchie avait donc le caractère tribal et non territorial, comme il est naturel chez des nomades tardivement et partiellement sédentarisés.

Par conséquent, les frontières du royaume nabatéen ne sont définissables que là, où il empiétait sur le pays sédentaire, c'est-à-dire au Nord et au Nord-Ouest: la Pérée, la Décapole et le Hauran (sauf la ville de Boşrà) y étaient extérieurs. En revanche, les vastes étendues désertiques du Hijâz relevaient du roi des Nabaṭu dans la mesure où les nomades qui les parcouraient reconnaissaient l'autorité de ce roi. A juger d'après l'essor du commerce nabatéen qui suppléait au monde méditerranéen l'encens et les épices de l'Orient, les pistes venant du Yémen et de Gerrha sur le Golfe étaient maintenues en sécurité sans doute constante, plus peut-être par le jeu des alliances que par la force militaire.

Autant les Nabatéens tels qu'ils sont décrits par Diodore, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J. C., ne pratiquaient par l'agriculture, ne construisaient pas de maisons et ne buvaient pas de vin, autant ceux qui étaient connus à l'informateur de Strabon, au I<sup>er</sup> siècle av. J. C. (Geogr. XVI, 4,21 – 26), habitaient de vraies villes, s'adonnaient à la boisson lors des banquets rituels et, comme nous le savons par ailleurs, sont devenus maîtres dans l'exploitation agricole du désert. Ces changements ont conditionné l'apparition d'une haute civilisation qui, grâce sans doute aux contacts suivis avec l'Arabie du Sud, garda ses distances vis-à-vis de l'hellénisme, malgré l'adoption de certaines formes de l'art alexandrin.

L'apogée de la prospérité nabatéenne fut atteinte sous Arétas IV (8 av. J. C. – 40 ap. J. C.). C'est sous son règne que commence la série des façades funéraires de Hegra, c'est à lui-même ou à son prédécesseur immédiat Obodas II que l'on attribue les principaux monuments de Pétra: le temple de Qaşr el-Bint et le tombeau d'el-Khazneh.<sup>3</sup>

Vers la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J. C., le centre politique se déplace à Boşrà, aux confins septentrionaux du royaume, résidence habituelle de Rabbel II

<sup>1</sup> Pour l'histoire des Nabatéens, voir J. STARCKY, SDB VII (1964), s. v. Pétra et la Nabatène, 900 – 924; Ph. C. HAMMOND, *The Nabataeans, their History, Culture and Archaeology*, Gothenburg 1973; A. NEGEV, H. ROSCHINSKI, *Geschichte der Nabatäer*, DieNab, 1 – 26; un bref aperçu tout récent: F. ZAYADINE, *Voie Royale*, 152 – 156.

<sup>2</sup> CIS II 197, 199, 206; J. T. MILIK, *Syria* 35, 1958, 231 – 233.

<sup>3</sup> Cf. J. STARCKY, SDB VII, s. v. *Civilisation*, 969 – 978; F. ZAYADINE, *Die Felsarchitektur Petras. Orientalische Traditionen und hellenistischer Einfluß*, Petra – Nürnberg, 212 – 248; A. SCHMIDT-COLINET, *Die nabatäische Felsarchitektur*, DieNab, 61 – 102.

(71–106). Après la mort de ce roi, ses états furent rattachés à l'Empire, comme *provincia Arabia*. La civilisation nabatéenne survécut encore pendant plusieurs siècles, jusqu'à l'avènement du christianisme.

L'un des traits particuliers de cette civilisation est son écriture, issue tout comme l'écriture de Palmyre ou l'écriture carrée des Juifs de la calligraphie de chancellerie achéménide, mais cependant distincte par le caractère fortement stylisé et décoratif qu'elle prend au I<sup>er</sup> siècle av. J. C. Elle exprime la langue araméenne, bien que des particularités de vocabulaire et surtout les noms propres des Nabatéens indiquent un dialecte arabe comme leur idiome parlé.<sup>4</sup>

La recherche moderne tend à considérer comme nabatéenne toute la région où l'on rencontre les inscriptions rédigées en cette écriture. Ainsi, on y englobe non seulement le désert du Sinâï, qui recèle dans quelques vallées plusieurs milliers de graffiti tardifs, mais surtout le Hauran, pays où la plupart des inscriptions sont en langue grecque et qui n'avait appartenu au royaume nabatéen que d'une façon tout à fait épisodique entre 30 et 23 av. J. C. La civilisation du Hauran présente d'ailleurs une version locale et passablement fruste de l'hellénisme. Chez les Nabatéens, en revanche, s'est développé un art de cour, digne de grandes capitales du monde hellénistique, alors que d'autres aspects de leur civilisation, y compris les croyances et leur expression, sont demeurés étrangères à cette influence. Pour cette raison, il nous a paru inutile de traiter ici les cultes hauranais, d'ailleurs bien étudiés.<sup>5</sup>

Il semble d'autre part légitime, mais à titre de comparaison seulement, de suppléer aux maigres renseignements fournis par les monuments religieux nabatéens en utilisant certaines données relatives en fait à d'autres lieux et à d'autres temps, mais toujours pourtant au même milieu, par exemple ce que rapporte Hérodote sur les Arabes du Sinâï au V<sup>e</sup> siècle av. J. C. (Hist. III, 8) ou Hishâm ibn al-Kalbi sur ceux du Hijâz à la veille de l'Hégire.<sup>6</sup>

Ainsi délimité, le sujet admet difficilement un traitement synthétique. Les données sur les cultes nabatéens proprement dits sont disparates et sommaires, entachées parfois d'incompréhensions, et réservent de nombreuses incertitudes. D'autre part, la recherche dépend trop souvent des considérations générales, extérieures à l'ensemble des faits positivement connus.

En effet, l'étude des religions arabes anciennes part souvent du principe du monothéisme primitif, corrompu par l'associationnisme mais toujours détectable et sous-jacent. Cette notion, qui remonte au Coran, correspond également aux vues de l'une des écoles de l'histoire des religions. Fondée théologiquement dans les deux cas, cette thèse est par définition indémontrable,

<sup>4</sup> J. CANTINEAU, *Le nabatéen I–II*, Paris 1932; J. STARCKY, *SDB VII*, s. v. *Civilisation 924–937*, et récemment: *Les inscriptions nabatéennes et l'histoire de la Syrie méridionale et de la Jordanie*, Hauran I, 167–179.

<sup>5</sup> Pour la civilisation du Hauran, cf. J.-M. DENTZER, *Hauran I*, 387 s.; D. SOURDEL, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, Paris 1952.

<sup>6</sup> *Kitâb al-Aṣṣnâm* (éd. A. ZAKI, Le Caire 1924; R. KLINKE-ROSENBERGER, Leipzig 1941), exploité déjà par J. WELLHAUSEN, *Reste arabischen Heidentums*, Berlin 1897.

surtout devant la pauvreté des sources qui concernent le cas particulier des croyances nabatéennes.

Il nous paraît cependant évident que les dieux des Nabatéens, comme les dieux syriens en général, sont des personnalités rattachées intimement à un site ou un groupe humain particuliers. La divinité d'une tribu, voire d'une famille, ou bien d'un endroit où la présence divine s'est manifestée, est conçue comme définie par ces liens et distincte du même coup des dieux des voisins, fussent-ils appelés du même nom. Ces dieux se ressemblaient, mais ils n'étaient pas interchangeables, au point de garder parfois leur nom topographique loin du sanctuaire d'origine. Ce ne sont donc que des aspects du divin, mais il serait imprudent de prêter à leurs adorateurs une conscience monothéiste.

## II. *Dûshara*

Le dieu principal des Nabatéens était *Dûshara*, en grec *Dousarès*. Il est qualifié de 'dieu de Gaïa' (c'est-à-dire de la première capitale nabatéenne, aujourd'hui Wadi Musa, juste avant l'entrée de Pétra), 'dieu de Madrasa' (haut-lieu près de l'entrée du Siq), 'dieu de Manbatu', mais surtout 'dieu de notre maître', en référence à tel ou tel roi, ou 'dieu de Rabbel' (II).<sup>7</sup> C'est le dieu de la dynastie et en même temps le garant du droit coutumier 'des Nabaçu et des Shalamu', tribus dont la fédération forma le royaume.<sup>8</sup> En grec, il est diversement identifié à Zeus, Arès ou Dionysos;<sup>9</sup> cette dernière assimilation, attestée directement une seule fois et par une source littéraire, pourrait bien entendu expliquer l'iconographie dionysiaque assez fréquente à Pétra, mais celle du Hauran intéresse apparemment un autre jeune dieu syrien du renouveau. A Boşrà, résidence du dernier roi Rabbel II, *Dûshara* porte l'épithète *Aarra* ('Ααρρα, "r"), ou plutôt s'assimile un dieu local ainsi nommé; on explique ce nom par l'arabe *aghra*, que l'on traduira par 'Oint'.<sup>10</sup> En effet,

<sup>7</sup> Dieu de Gaïa: J. STARCKY, RB 64, 1957, 205; A. NEGEV, IEJ 1963, 113, n° 10; de Madrasa: CIS II 443; de Manbatu: J. STARCKY, RB 64, 1957, 208; LeNab II, 2; de 'notre maître': CIS II 208, 209, 211, 350, RES 83; de Rabbel: CIS II, 218; J. T. MILIK, Syria 35, 1958, 231.

<sup>8</sup> Cf. note 2 ci-dessus. Sur *Dûshara* chez d'autres tribus arabes, cf. Yâqût (éd. WUSTENFELD, Leipzig 1866-73) III, 269; WELLHAUSEN 51; E. LITTMANN, Thamûd und Safâ, Leipzig 1940, 107 et 109; SOURDEL 65-68; A. VAN DEN BRANDEN, Histoire de Thamoud, Beyrouth 1960, 451; FAHD 71-75.

<sup>9</sup> Zeus-Dusarès: RES 675, 1100 (LeNab II, 45-46); C.-M. BENNETT, ADAJ 24, 1980, 209-211; Arès: Suidae Lexicon (éd. A. ADLER, Leipzig 1931) II (Lexicographi graeci Vol. I), s. v. Θεὸς Ἄρης, 713, cf. ci-après; Dionysos: Hesychii Alexandrini Lexicon, rec. et em. K. LATTE, København 1953, Vol. I, s. v. Δουσαρήν, 475, cf. SOURDEL 59.

<sup>10</sup> LeNab II, 21-24, n°s 10 (RES 83), 11 (CIS II 190, RES 1096), 12 (RES 676); CIS II 177; LeNab II, 36 (CIS II 218). Pour l'étymologie, cf. E. LITTMANN, Nabatäisch-griechische Bilinguen, Florilegium M. de Vogüé, Paris 1909, 385, et STARCKY, SDB VII, s. v. *Dûshara*-A'ra, 988 s. H. J. W. DRIJVERS, LIMC III, 1, 1986, s. v. Dusares, 670-672.

l'usage d'enduire le bétyle de Dûshara du sang des victimes est attesté tardivement pour Pétra par le lexique 'Souda', qui reprend certainement une source ancienne:

Θεὸς Ἄρης: τουτέστι θεὸς Ἄρης, ἐν Πέτρα τῆς Ἀραβίας. σέβεται δὲ θεὸς Ἄρης παρ' αὐτοῖς· τόνδε γὰρ μάλιστα τιμῶσι. τὸ δὲ ἄγαλμα λίθος ἐστὶ μέλας, τετράγωνος, ἀτύπωτος, ὕψος ποδῶν τεσσάρων, εὖρος δύο· ἀνάκειται δὲ ἐπὶ βάσεως χρυσηλάτου. τούτῳ θύουσι καὶ τὸ αἷμα τῶν ἱερείων προχέουσι· καὶ τοῦτό ἐστιν αὐτοῖς ἡ σπονδή.

«Theusarès [sic] est le dieu Arès à Pétra d'Arabie. Le dieu Arès est très honoré chez eux, et surtout celui-là. L'idole est une pierre noire, quadrangulaire, aniconique. Sa hauteur est de 4 pieds et sa largeur de 2 pieds. Il repose sur une base recouverte d'or. Ils lui offrent des sacrifices et lui versent le sang des victimes. Telle est leur libation.»<sup>11</sup>

La coutume est par ailleurs caractéristique des cultes arabes préislamiques à la veille de l'Hégire.<sup>12</sup>

Le bétyle de Boşrà est représenté sur les monnaies de la ville, frappées sous Elagabale et plus tard: trois bétyles rectangulaires y sont portés sur une base à degrés, celui du milieu plus grand que les autres. Des objets plats qui ressemblent à des pains sont disposés en piles sur tous les trois, en nombre inégal. Certaines de ces émissions commémorent les 'Actia Dusaria', jeux quadriennaux célébrés en l'honneur de Dousarès et réglés selon le modèle des jeux actiaques.<sup>13</sup> La cité voisine d'Adraha honorait cependant Dousarès sous forme d'un bétyle hémisphérique, au témoignage de ses monnaies du II – III<sup>e</sup> siècles et d'un bas-relief dédié dans le Siq de Pétra par des pèlerins.<sup>14</sup>

Maints bétyles taillés dans une paroi rocheuse à Pétra représentent sans doute Dûshara, sans qu'il soit possible de l'affirmer dans chaque cas particulier. Une seule fois, un bétyle rectangulaire taillé en relief est surmonté d'un buste juvénile, couronné semble-t-il de pampres; le dieu est donc figuré à la fois sous la forme traditionnelle et à la manière grecque.<sup>15</sup>

Le nom de Dûshara est à l'origine un appellatif topographique: 'Celui du Shara(y)'. Le nom de Sharâ ou Sharay était appliqué à plusieurs lieux-dits, près de La Mecque et ailleurs, mais surtout, encore de nos jours, au massif montagneux autour de Pétra, avec l'orthographe Sharâh. Le sens premier du nom serait synonyme de *himâ* ou *haram*, espace inviolable et consacré où les animaux et les arbres, mais aussi les fugitifs, restaient sous la protection de

<sup>11</sup> Suidae Lexicon, loc. cit. (supra n. 9), Traduction J. STARCKY, loc. cit.

<sup>12</sup> Cf. H. LAMMENS, L'Arabie occidentale avant l'Hégire, Beyrouth 1928, 167.

<sup>13</sup> BMC Arabia, Bostra, n° 48 – 49, pl. 4, 12; cf. A. SPIJKERMAN, Coins of the Decapolis and Provincia Arabia, Jerusalem 1978, 87, 89, n°s 66, 72; M. SARTRE, Bostra des origines à l'Islam, Paris 1985, 59 s., 156 – 158, fig. 29.

<sup>14</sup> BMC Arabia, 15, n° 2; pl. 3, 5; STARCKY, SDB VII, s. v. Dousarès et Dionysos, 990; DALMAN, Petra und seine Felsheiligtümer, 146, fig. 69.

<sup>15</sup> ZAYADINE, RA 1975, 2, 336 s.; HAMMOND, BASOR 192, 1968, 16 – 20.

la divinité.<sup>16</sup> Dûshara, en arabe classique Dhû-l-Sharâ, serait ainsi à l'origine maître d'un sanctuaire naturel de cette sorte. On notera à ce propos que des tombeaux de Hegra ont été déclarés par leurs fondateurs inviolables « selon la coutume de consecration de ce qui est consacré à Dûshara chez les Nabaṭu et les Shalamu », ceci sous peine de malédiction de Dûshara et d'autres dieux.<sup>17</sup> Ces prescriptions n'étaient pas nécessairement limitées aux tombeaux. On pourrait y comparer le tabou déjà cité, rapporté par Diodore, concernant l'agriculture et la construction des maisons; une telle interdiction, si elle n'est pas inventée, ne saurait guère s'appliquer qu'à un endroit bien défini. J'ai proposé naguère de mettre ce renseignement en rapport avec le cirque de Pétra, ce qui impliquerait la levée de l'interdit à une date ultérieure, mais ce n'est qu'une hypothèse.<sup>18</sup>

Quoi qu'il en soit, Dûshara est caractérisé comme maître d'une région ou d'un lieu particulier, avant de devenir le protecteur de la maison royale. C'est d'ailleurs l'habitude constante des peuples sémitiques que d'appeler leurs divinités par des épithètes plutôt que par des noms propres. 'Celui du Sharâ' est parfois identifié à Zeus, en tant que dieu dynastique, tel Zeus Olympios des Séleucides, parfois à Arès, peut-être par simple assonance avec Dousarès, mais aussi à Dionysos. Il devait donc partager certains traits du dieu de la vigne pour qu'un tel rapprochement ait pu se former. Or, pour Hérodote, le seul dieu des Arabes à côté de la déesse Alilat serait Orotal ou Orotalt, assimilé par l'historien à Dionysos.<sup>19</sup>

Selon la fine exégèse de JEAN STARCKY, Dûshara ne serait qu'un avatar plus récent du même dieu. Le regretté savant est parti de l'hypothèse ancienne de M. LIDZBARSKI qui expliqua le nom Orotal par l'arabe Ruḏâ, nom divin thamoudéen et safaitique que les Assyriens ont rendu par Ruldaiu, avec un *l* latéral qui indique la prononciation primitive du *ḏad* arabe.<sup>20</sup> Au V<sup>e</sup> siècle, Hérodote l'aurait noté ὁ Ῥοτλα, d'où la forme reçue Orotal. Une variante de ce nom a été plus tard aramaïsée en Aršû ou Aršâ (à Palmyre, mais aussi à Rabbathmôba, en grec Aréopolis ou Arsapolis).<sup>21</sup> J. STARCKY infirme les raisons qui ont amené ses prédécesseurs à considérer Ruḏâ comme une déesse personnifiant la planète Vénus et opte pour son identité avec Mercure. Cette assumption lui permet à son tour de postuler l'identité de Ruḏâ ('Bienveillant') et de la divinité liḥyanite han-Aktab ('Scribe'), ainsi nommée sous l'influence du Nabû babylonien que représente la planète Mercure, car sa qualité de dieu

<sup>16</sup> WELLHAUSEN 51, 102 s.; STARCKY, SDB VII, 986 s.; cf. GAWLIKOWSKI, *Studies Jordan I*, 301–304.

<sup>17</sup> CIS II 197, 199, 206, 209, 350.

<sup>18</sup> Berytus 24, 1975/76, 35–41. Cf. contra, ZAYADINE, *Pétra—Lyon*, 68.

<sup>19</sup> Hist. III, 8, répété par Origène, *Contra Celsum* V, 37. Cf. E. MERKEL, *WM I*, s. v. Orotal(t), 459 s.

<sup>20</sup> STARCKY, SDB VII, s. v. Dûshara et Ruḏâ, 990 s. Cf. CH. CLERMONT-GANNEAU, *Orotal et Dusarès*, *Recueil d'Archéologie Orientale V*, 1903, 109–115; M. LIDZBARSKI, *Ephemeres für semitische Epigraphik III*, Gießen 1915, 92 s.

<sup>21</sup> E. A. KNAUF, *Arsapolis. Eine epigraphische Bemerkung*, *Liber Annuus* 34, 1984, 353–356; CH. AUGÉ, *Voie Royale*, 299, n° 428. Cf. MILIK, *Dédicaces*, 21.

de l'écriture aurait frappé les habitants de l'Arabie au contact des cultes amenés par Nabonide à Teima et à Dedân. Plus tard, dans les inscriptions nabatéennes, le nom de ce dieu est devenu al-Kutbâ (la correspondance est évidente du point de vue linguistique).<sup>22</sup> Les mentions nabatéennes d'al-Kutbâ sont rares, car l'appellation usuelle de ce dieu y serait devenue Dûshara, en référence soit à la montagne pétroenne dans son ensemble, soit à un lieu plus spécifique qui jouissait de sa présence.

Cette hypothèse repose sur l'attribution de la planète Mercure au dieu Ruđâ-Ruldaiu-Orotal et sur la notion générale que l'ancienne religion arabe était de nature stellaire; ces deux prémisses se confirmeront peut-être un jour. En attendant, l'identification de Dûshara à Dionysos, certes conforme au caractère d'Orotal d'Hérodote, n'indique pas que ce dieu soit de nature astrale. Ce patron de la tribu et de ses rois, vénéré sur des hauts-lieux de la montagne avec des sacrifices sanglants et des banquets, était représenté par des idoles aniconiques de forme quadrangulaire, que l'on enduisait du sang des victimes. Le 'Maître de la Maison', dont l'idole accompagne celle d'al-'Uzzâ sur des parois rocheuses à Pétra et à Iram, lui était peut-être identique.<sup>23</sup> Il absorba un dieu semblable originaire de Boşrà, que l'on nommait Aarra (sans doute l'arabe Aghra) et dont l'idole était hémisphérique.

Un écho brouillé du culte de Dousarès subsiste chez St. Epiphane (Contra haer. LI, 22,9 – 12) qui rapporte la naissance virginale du dieu, 'fils unique du seigneur' et de Chaamou; le nom de la mère aurait voulu dire 'vierge' en arabe. Sans valeur tel quel, ce témoignage, apologétique par paradoxe, reposerait sur un jeu des mots: Chaamou serait une corruption de *ka'bah*, 'cube', confondu avec *ka'ib*, 'vierge'.<sup>24</sup> Plutôt que de chercher ce 'cube' dans l'idole de Dûshara ou dans son 'siège' (*môtab*), mentionné par plusieurs inscriptions comme une divinité à part, il convient peut-être d'y voir le temple de Pétra dit aujourd'hui Qaşr el-Bint, qui était très probablement voué à Dûshara et qui affectait la forme à peu près cubique.

### III. Les déesses

Dans un temple de Pétra récemment dégagé, PH. HAMMOND a trouvé une idole en forme de plaque rectangulaire munie des traits schématiques du visage, prise dans un cadre architectural (fig. 1). C'est 'la déesse de Hayyan

<sup>22</sup> STRUGNELL, BASOR 156, 1959, 29 s.; MILIK-TEIXIDOR, BASOR 163, 1961, 22 s. Cf. ZAYADINE, Petra – Nürnberg, 112.

<sup>23</sup> SAVIGNAC, RB 43, 1934, 588, pl. 36,2 et fig. 11; DALMAN, Neue Petra-Forschungen, 97 s.

<sup>24</sup> Cf. MORDTMANN, Dusares bei Epiphanius, ZDMG 29, 1875, 99 – 106; STARCKY, SDB VII, s. v. le texte de S. Épiphane, 992; ZAYADINE, Petra – Nürnberg, 111. Cependant MILIK, Studies Jordan I, 262, explique Chaamou par l'arabe *ghalmu*, 'virginité'.

filis de Niyabat<sup>25</sup>, qui ressemble de près à al-<sup>ʿ</sup>Uzzâ (La Très-Forte) telle qu'elle accompagne le <sup>ʿ</sup>Maître de la Maison et <sup>ʿ</sup>al-Kutbâ de Gaïa sur deux bas-reliefs rupestres à Iram, où un rectangle de bout est chaque fois marqué des yeux carrés ou étoilés.<sup>26</sup> Des inscriptions nomment al-<sup>ʿ</sup>Uzzâ à Pétra même (Wadi Siyagh, Sidd el-Ma<sup>ʿ</sup>jîn) et jusqu'à l'île de Cos.<sup>27</sup> En grec, son nom est Aphrodite, car elle représente l'Etoile du matin, ceci depuis le VIII<sup>e</sup> siècle av. J. C. En effet, l'idole d'Atarsamaïn, divinité masculine de la planète, emportée par Sennachérib de l'oasis d'Adumatu (Dumat, aujourd'hui el-Jôf), fut restituée par son successeur Asarhaddon qui l'a considéré déjà comme la déesse Ishtar.<sup>28</sup> Ce changement de sexe s'est imposé, sous l'influence de la religion mésopotamienne, en Arabie septentrionale et centrale. Les tribus du Negeb et du Sinâï vénéraient, à côté d'Orotal déjà discuté, la déesse Alilat qui, pour Hérodote, correspond à Ourania, donc à la planète Vénus.<sup>29</sup> L'historien mentionne son temple à Ascalon, mais la déesse de cette ville s'appellera plus tard Dercéto, <sup>ʿ</sup>Puissance. Les Arabes Liḥyanites, au IV<sup>e</sup> siècle av. J. C., nommaient la même déesse han-<sup>ʿ</sup>Uzzay.<sup>30</sup>

Au <sup>ʿ</sup>temple de Vénus que St. Jérôme situe à Elousa (Khalasah du Negeb) et qui rassemblait annuellement les bédouins autour du bétyle considéré comme l'Etoile du matin,<sup>31</sup> celle-ci portait sans doute le nom d'al-<sup>ʿ</sup>Uzzâ. On sait la prédilection que les Qurayshites accordaient à cette déesse à la veille de l'Islam.<sup>32</sup>

Une autre grande déesse arabe était Allat, dont le nom même signifie <sup>ʿ</sup>La Déesse. On admet généralement son identité avec Alilat d'Hérodote, ce qui, selon J. STARCKY, implique le dédoublement de sa personnalité en al-<sup>ʿ</sup>Uzzâ, Etoile du matin, et en Allat, qui ne manifeste aucune connotation astrale. En effet, puisque la déesse al-<sup>ʿ</sup>Uzzâ est parfois invoquée avec le dieu al-Kutbâ, le

<sup>25</sup> HAMMOND, Ein nabatäisches Weihrelief aus Petra, DieNab, 137 – 144; Pétra – Lyon, 43; Pétra – Bruxelles, 85, n° 55; Petra – Nürnberg, 115, fig. 7; Voie Royale, 170 – 171. Cf. JAUSSEN-SAVIGNAC, Mission II, 405 – 441; ZAYADINE, L'iconographie d'al-<sup>ʿ</sup>Uzza-Aphrodite, Mythologie gréco-romaine, 113 – 118.

<sup>26</sup> SAVIGNAC, RB 43, 1934, 572 – 591, fig. 9 – 11, pl. 36,2; ZAYADINE, Mythologie gréco-romaine, 116, fig. 1.

<sup>27</sup> RES 1088 (LeNab II, 7); MILIK-STARCKY, Inscriptions récemment découvertes à Pétra, ADAJ 20, 1975, 124 – 126; LEVI DELLA VIDA, Clara Rhodos 9, 1938, 139 s.; FRANZ ROSENTHAL, Die aramaistische Forschung seit Th. Nöldekes Veröffentlichungen, Leiden 1939, 91, n. 4.

<sup>28</sup> STARCKY, SDB VII, s. v. Al-Kutbâ, 994, d'après J. B. PRITCHARD, ANET<sup>2</sup>, 1955, 299 s.

<sup>29</sup> Hist. III, 8. Le nom d'Alitta, chez le même auteur, I, 131, semble désigner une autre déesse arabe, évoquée en contexte babylonien et dont le nom se traduit <sup>ʿ</sup>Celle d'en-haut, cf. MILIK, Studies Jordan I, 262; ZAYADINE, Mythologie gréco-romaine, 113.

<sup>30</sup> WELLHAUSEN 34 s.; W. CASSEL, Liḥyan und Liḥyanisch, Köln 1953, 45 (Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen. Geisteswissenschaften. Abhdlg. 4).

<sup>31</sup> Patrologia Latina, XXIII, Accurante J.-P. MIGNE, Paris 1860; Repr. Turnhout 1963, 41, cf. WELLHAUSEN 42.

<sup>32</sup> Ibn al-Kalbi, Kitâb al-aṣṅâm, 11, 8 – 10; FAHD 163 s. Cf. HÖFNER, WM I, s. v. al-<sup>ʿ</sup>Uzzâ, 475 s.

savant a vu dans ce couple la perpétuation de celui d'Orotal et Alilat, soit de Mercure et Vénus, les deux planètes les plus proches du Soleil.<sup>33</sup> Cependant, l'assimilation d'Allat à Athéna, qui remonte seulement à l'époque romaine, comme celle, plus ancienne, à Atargatis, permet en fait d'envisager pour Allat une origine indépendante du culte planétaire.<sup>34</sup>

Le culte d'Allat était très répandu: depuis Edesse et Hatra en Mésopotamie, par Emèse et Palmyre et jusqu'à La Mecque et Ta'if, il est attesté du I<sup>er</sup> au VII<sup>e</sup> siècle à travers tout le domaine pénétré par les tribus arabes et en Arabie même. En dépit de cette popularité, la déesse n'avait droit, à ce qu'il semble, qu'à peu d'égards parmi les Nabatéens: elle n'est pas mentionnée à Pétra, elle l'est une seule fois à Hegra,<sup>35</sup> alors que les nomades safaites l'invoquaient très souvent dans leurs graffiti comme leur vaillante protectrice. Dans le Hauran, Allat suscitait de même une grande ferveur, sous les traits et le nom d'Athéna.<sup>36</sup> Il n'est donc pas étonnant que des sanctuaires d'Allat aient existé à Boşrà et à Şalkhad, deux centres principaux du Hauran nabatéen. Le temple de Şalkhad fut fondé par un Rawahū, au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J. C., restauré en 56 ap. J. C. par un autre Rawahū, l'arrière-petit-fils du premier, et encore une fois en 95 par un autre descendant du fondateur. C'était 'leur déesse qui est à Şalkhad' et le temple était consacré à elle-même et à son bétyle appelé *wagr*, nom arabe qui désigne d'abord un 'monceau de pierres', mais ici certainement une idole aniconique.<sup>37</sup> Il convient peut-être de rester sceptique devant l'ancienne lecture d'une inscription perdue de Şalkhad, où Allat serait qualifiée de 'mère des dieux de notre maître Rabbel', car l'expression est sans précédent.<sup>38</sup>

Le culte d'Allat à Boşrà n'est attesté qu'indirectement, par un graffiti du Wadi Ramm qui s'adresse à 'Allat, la déesse qui est à Boşrà'.<sup>39</sup> Partant de ce texte, J. T. MILIK a voulu reconnaître Allat dans l'un des trois bétyles quadrangulaires qui sont représentés sur les monnaies de Boşrà, celui du milieu figurant de toute apparence Dûshara-A'ra, alors que le troisième serait, selon cet auteur, la déesse Boşrà, personnification de la ville ou sa Tychè, qui serait d'autre part symbolisée par la 'croix de Lorraine' qui frappe un rectangle sculpté dans une niche au lieu-dit Qatţâr ed-Deir à Pétra.<sup>40</sup> Cette interprétation n'est cependant pas assurée; d'ailleurs, il est possible qu'Allat possédait à Boşrà un temple uniquement à elle.

<sup>33</sup> SDB VII, s. v. Al-'Uzzâ, 1003.

<sup>34</sup> STARCKY, Allath, Athéna et la Déesse syrienne, *Mythologie gréco-romaine*, 119–130; LIMC I, 1, 1981, s. v. Allath, 564–570. Cf. aussi HÖFNER, WM I, s. v. Allât, 422–424; FAHD 111–120; H. J. W. DRIJVERS, *De matre inter leones sedente*, *Hommages à M. J. Vermaseren I*, Leiden 1978, 331–351.

<sup>35</sup> CIS II 198 (LeNab II, 26–27): 'Allat de 'Amnad'.

<sup>36</sup> SOURDEL 69–74.

<sup>37</sup> MILIK, Syria 35, 1958, 227–231 (reprise de CIS II 182–185, RES 2052).

<sup>38</sup> CIS II 185 (lecture de Vogüé).

<sup>39</sup> SAVIGNAC, RB 42, 1933, 410; 43, 1934, 582–585, fig. 5, pl. 39; STARCKY, *Mythologie gréco-romaine*, 120, pl. I, 1.

<sup>40</sup> MILIK, Syria 35, 1958, 246–249, pl. 18 b.

Un autre sanctuaire nabatéen d'Allat est celui d'Iram, dans le Wadi Ramm actuel. La source de 'Ain esh-Shellaleh forme là-bas un bosquet au-dessus d'un temple périptère plusieurs fois remanié et dont la restitution est incertaine. Le temple est attribué à Rabbel II (71–106) qui y aurait importé le culte de Boşrâ; des prosynèmes qualifient la déesse comme celle de Boşrâ, mais aussi celle d'Iram.<sup>41</sup>

Les inscriptions funéraires de Hegra nomment à plusieurs reprises la déesse Manawatu (Manôtu?), le plus souvent en seconde position après Dûshara, parmi les garants divins de l'inviolabilité des tombeaux.<sup>42</sup> Cette prééminence ne paraît qu'apparente et résulte des attributions particulières de la déesse. A l'époque du Coran, les Mecquois vénéraient les 'trois filles d'Allah', Allat, al-'Uzzâ et Manât, celle-ci toujours en dernière position, malgré sa prétendue ancienneté.<sup>43</sup>

Comme son nom l'indique, Manawatu est la personnification du sort (arabe *manah*, 'part'). Deux inscriptions lui adjoignent son *qaişha*, sans doute 'coudée', car en Syrie Manawat est identifiée à Némésis.<sup>44</sup> Cette 'juste mesure', divinisée en tant qu'attribut de celle qui fixe les destinées humaines, semble avoir eu une existence à part entière, comme le montrent les noms théophores tels que Qaişhu et, plus tard, Qais et Imru-l-Qais en arabe classique. D'autre part, le temple de Qaişha est mentionné à Hegra comme lieu de dépôt des documents tels que les actes de fondation des tombeaux.<sup>45</sup>

#### IV. Autres divinités

Les créations de cette sorte semblent caractéristiques de la religiosité nabatéenne: à côté de la 'Coudée' de Manawatu, on citera aussi le 'Trône' (*môtab*) de Dûshara, qui se détacha pour ainsi dire de son occupant, pour devenir une divinité autonome portant le nom de Harisha.<sup>46</sup> Cette facilité à multiplier les divinités apparaît aussi dans les qualificatifs qui les définissent par le nom d'un endroit ou d'une personne. Nous avons déjà cité quelques appellations de ce type appliquées à Dûshara, Allat ou al-'Uzzâ; ces noms mêmes d'ailleurs ne sont déjà que des périphrases. On y ajoutera à titre d'exemple le 'dieu de Şa'bu', attesté à Pétra, à Hegra et jusqu'à Palmyre, où

<sup>41</sup> SAVIGNAC, Le sanctuaire d'Allat à Iram; STARCKY, SDB VII, s. v. Iram, 978–980, s. v. Allât, 1001–1002.

<sup>42</sup> CIS II 197, 198, 206, 217, 224; JAUSSEN-SAVIGNAC, Mission I, 142, 201. Cf. STARCKY, SDB VII, 1000–1001; HÖFNER, WM I, s. v. Manât, 454–5.

<sup>43</sup> Kitâb al-aşnâm 11, 8–10; Yâqût, III, 665.

<sup>44</sup> CIS II 197–198 (LeNab, 26).

<sup>45</sup> CIS II 209 (LeNab, 33); cf. HÖFNER, WM I, s. v. al-Qais, 460 s.

<sup>46</sup> CIS II 350, 198 (LeNab, 3, 26). Cf. WILL, Syria 63, 1986, 343–351.

il est qualifié de 'Fortune des Nabatéens' (Gad Anbat).<sup>47</sup> A Boşrà, on connaît le 'dieu de Qaşyu'.<sup>48</sup> L'un et l'autre sont ainsi nommés en référence sans doute à l'ancêtre d'un clan, mais pour J. T. MILIK le premier aurait porté le nom d'une contrée d'où les Nabatéens seraient issus. Quoiqu'il en soit, il n'est pas possible de cerner de plus près l'identité de ces dieux.

Plusieurs inscriptions nous font connaître le dieu Shai' al-Qawm, dont le nom veut dire 'compagnon de la tribu' et qui est caractérisé par une dédicace comme 'celui qui ne boit pas de vin'.<sup>49</sup> L'un des innombrables dieux protecteurs des pasteurs et guerriers du désert, il ne semble pas représenter un avatar du primordial *El*, même si le nom de ce dernier s'explique peut-être à peu près de la même façon.<sup>50</sup> Des inscriptions grecques du Hauran nomment le dieu Lycurgue, que les 'Dionysiaques' de Nonnos (XXI, 155–160) présentent comme un roi mythique des Arabes, fils d'Arès et adversaire de Dionysos; en tant que tel, il est *abaccheutos* et ne reçoit pas de vin en sacrifice.<sup>51</sup> Ce dernier trait le rapproche de Shai' al-Qawm et certains n'ont pas hésité à identifier les deux divinités. Il est en effet évident que le nom de Lycurgue est un nom de fantaisie, emprunté à la mythologie grecque où il appartient au roi thrace, ennemi de Bacchus. Il paraît donc assez imprudent de prendre au pied de la lettre le poème tardif de Nonnos, au point d'accepter la réalité du conflit entre deux dieux syriens. Le refus du vin, signalé comme une particularité, relève d'un tabou spécifique, limité à un culte défini et identique sans doute à l'interdit que nous rapporte Diodore (BH XIX, 94) pour le début de l'époque hellénistique. Selon J. STARCKY, se serait peut-être toujours le même dieu qui, à Gerasa, recevait le culte sous l'épiclèse de 'saint dieu arabe', mais dont nous ne savons rien.<sup>52</sup>

Une inscription de Hegra, ainsi que quelques anthroponymes, attestent le culte de Hubalu.<sup>53</sup> Ce dieu était déjà connu des Thamoudéens et surtout des Mecquois, pour qui il était 'dieu de Khozeimah', protoplaste des Quraishites; ceux-ci installèrent leur dieu dans la Ka'bah lorsqu'ils ont assumé la garde du sanctuaire. Hubalu serait de ce fait identique à Allah d'avant la réforme

<sup>47</sup> DALMAN, *Neue Petra-Forschungen*, 101–107, n° 92; MILIK, *Dédicaces*, 211–212; *Studies Jordan I*, 263–264.

<sup>48</sup> CIS II 174. Cf. MILIK, *Syria* 35, 1958, 228–9.

<sup>49</sup> CIS II 3973 (inscription de Palmyre, dédiée par un Nabatéen), cf. TEIXIDOR, *JNES* 5, 1973, 405–409. RES 86 et 471 (*LeNab*, 20), JAUSSEN-SAVIGNAC, I, 221, n° 72. Cf. STARCKY, *SDB VII*, s. v. Shay' al-qawm, 996; HÖFNER, *WM I*, s. v. Šai' al-qawm, 465 s.; déjà CH. CLERMONT-GANNEAU, *Le dieu nabatéen Chai' al-Qawm*, dans: *Recueil d'Archéologie Orientale IV*, Paris 1901, 382–402.

<sup>50</sup> Cf. M. J. DAHOOD, dans: S. MOSCATI (éd.), *Le antiche divinità semitiche*, Rome 1958, 74; M. POPE, *WM I*, s. v. El. 1., 279; STARCKY, *Studies Jordan I*, 195–6.

<sup>51</sup> Cf. SOURDEL, 81–84; STARCKY, *SDB VII*, s. v. Shay' al-qawm, 996–8; E. MERKEL, *WM I*, s. v. Lykurgos, 451.

<sup>52</sup> C. B. WELLES, dans: C. H. KRAELING, *Gerasa, City of the Decapolis*, New Haven 1938, n° 19–22; peut-être identique au 'saint dieu Pakeidas', *ibid.*, n° 17–18. Cf. STARCKY, *SDB VII*, s. v. *Le dieu Arabe*, 997–8.

<sup>53</sup> CIS II 198 et 158, cf. STARCKY, *SDB VII*, 998–1000.

du culte par le Prophète, comme l'a déjà proposé J. WELLHAUSEN.<sup>54</sup> Quoi qu'il en soit, la situation à La Mecque au VII<sup>e</sup> siècle ne doit en rien ressembler à celle qui prévalait à Hegra au I<sup>er</sup> siècle. La prééminence de Hubal à La Mecque est tardive et s'explique par la position sociale du clan qui le vénérat.

Les données nabatéennes ne permettent pas de prouver l'existence même d'un dieu appelé simplement Ilah, dont le culte serait une survivance hénouthéiste et noyau d'accrétions diverses formées par les cultes associés.<sup>55</sup> Les noms propres théophores composés avec *-el*, *-ilab* ou *-ilabi* (plutôt que Ilahay) sont fréquents parmi les Nabatéens, comme parmi bien d'autres populations sémitiques, mais ces éléments désignent sans doute chaque fois une divinité particulière dont le vrai nom reste sous-entendu. Il n'y a pas lieu d'y voir le Dieu des plus anciens Sémites, s'il est vrai qu'ils avaient eu une telle notion.

À côté des divinités arabes, des cultes locaux plus anciens se sont parfois maintenus en pays nabatéen, tel celui du sanctuaire de Khirbet et-Tannûr, situé sur un sommet au-dessus du Wadi Ḥesâ, à la frontière entre l'Edom et le Moab.<sup>56</sup> Le dieu tribal des Edomites, Qôs, y resta attaché au lieu-dit de Ḥorawa, probablement la tache basaltique en face de la colline où le temple fut élevé au I<sup>er</sup> siècle av. J. C., alors même que le culte du dieu cesse de se refléter dans les noms propres du pays. Extérieurement, il est identique à Zeus-Hadad syrien, assis entre deux taureaux, foudre à la main (fig. 2).<sup>57</sup> Un Nabatéen de Boşrà lui offrit l'image d'un aigle, comme symbole des cieux.<sup>58</sup> Sa parèdre, la 'déesse aux poissons' (fig. 3), est sans doute Atargatis-Derceto, vénérée, entre autres lieux, à Ascalon.<sup>59</sup>

Ba' alshamîn, 'Maître des Cieux', titulaire du sanctuaire de Sî', juste au-delà de la frontière Nord de la Nabatène, est un autre dieu syrien au foudre. Ce n'est pas un dieu nabatéen; l'unique graffite nabatéen à son nom, à Iram, n'est que l'exception qui le confirme.<sup>60</sup> On en dira autant de la Déesse syrienne, c'est-à-dire 'Atargatis de Mabbug' (Hiéropolis), mentionnée par un graffite dans le Wadi Siyagh.<sup>61</sup>

<sup>54</sup> WELLHAUSEN 75; FAHD 95 – 103.

<sup>55</sup> Malgré STARCKY, SDB VII, s. v. Ilahay; 985 – 6; Studies Jordan I, 195, et ZAYADINE, dans Petra – Nürnberg, 109. La lecture du nom divin Ilahay (STARCKY, Mélanges bibliques André Robert, Paris 1957, 370 – 380) est corrigée par MILIK, Dédicaces, 21. Il ne reste en ligne de compte que la mention incertaine du dieu Ilaha à Rawwafah, cf. Syria 51, 1974, 332.

<sup>56</sup> GLUECK, Deities and Dolphins; cf. STARCKY, SDB VII, s. v. Tannûr, 973 – 5 et RB 75, 1968, 228, ZAYADINE, RA 1975, 338.

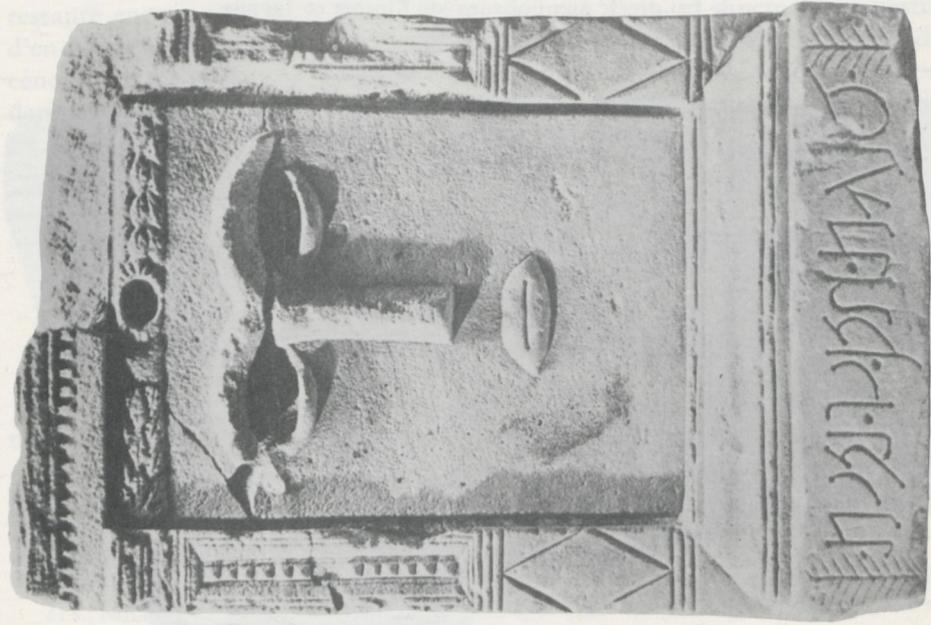
<sup>57</sup> MILIK, Syria 35, 1968, 237 s.; ZAYADINE, Petra – Nürnberg, 113.

<sup>58</sup> MILIK, *ibid.*, 235 – 6; M. SARTRE, IGLS XIII, 9003.

<sup>59</sup> GLUECK, *op. cit.*, 315 s. (avec les développements hors de propos sur la 'Dolphin goddess'); cf. STARCKY et ZAYADINE, comptes-rendus cités n. 56. Pétra – Bruxelles, 39, avec bibliographie, Voie Royale, 173.

<sup>60</sup> Iram: SAVIGNAC, RB 43, 1934, 576, n° 19; Boşrà: CIS II 176; Salkhad: RES 2051. Pour Baalshamîn dans le Hauran, cf. en dernier lieu STARCKY, Hauran I, 175.

<sup>61</sup> CIS II 423 – 424, pl. XLIX, corrigé par ZAYADINE, dans Mythologie gréco-romaine, 114, n. 13.



1. L'idole de la 'déesse de Hayyan', probablement al-'Uzzá,  
Pétra



2. Zeus-Hadad-Qós trónant, de Khirbet et-  
Tannûr



3. La 'déesse aux poissons' de Khirbet et-Tannûr



4. Médaillon à buste de Dionysos, Pétra

Puisque le grand art alexandrin s'est implanté à la cour nabatéenne, il ne serait pas étonnant de trouver à Pétra des statues divines à la grecque. En fait, on ne peut citer que des panneaux à bustes des divinités, ayant orné un monument indéterminé près du temple de Qaṣr el-Bint. On reconnaît dans cet ensemble Dionysos (fig. 4), Arès, Hermès, Athéna, une déesse voilée, mais aussi une Muse.<sup>62</sup> D'autres médaillons avaient orné la frise du temple; un seul est conservé, représentant Hélios.<sup>63</sup>

On remarquera à ce propos que le culte du Soleil est signalé par Strabon (Geogr. XVI, 4,26) comme pratiqué quotidiennement sur les toits de Pétra, mais il n'a pas laissé des traces archéologiques. C'est peut-être l'effet du hasard. En tout cas, il n'y a pas de raison pour voir dans les personnages de ces bas-reliefs classicisants des divinités nabatéennes, tels que Dûshara, Allat ou al-'Uzzâ; ce sont plutôt des images décoratives vaguement en rapport avec les cultes locaux. Si l'on en dira autant de la figure d'Isis sur la tholos qui surmonte le tombeau d'el-Khazneh, cette déesse égyptienne recevait néanmoins un vrai culte à Pétra, au témoignage de deux reliefs rupestres qui la représentent trônant, l'un dans le Wadi Siyagh, l'autre dans le Wadi Abu 'Olleqa, tous les deux accompagnés de graffiti nabatéens invoquant le nom d'Isis.<sup>64</sup> C'est le seul cas certain d'une divinité étrangère adoptée à Pétra.

C'est encore en imitation de coutumes hellénistiques que les Nabatéens ont divinisé l'un de leurs rois. Ce "dieu "Obodat" était enseveli à Oboda (Avdat), ville du Negeb qui porte son nom, où le temple de Zeus Obodas fut restauré encore en 268. A Pétra, il était honoré dans un sanctuaire rupestre d'en-Numeir et peut-être au tombeau d'ed-Deir qui pourrait lui servir de cénotaphe; en effet, une confrérie vouée à son culte a laissé une inscription dans ce voisinage.<sup>65</sup> Le roi ainsi exalté est sans doute Obodas I<sup>er</sup>, mort en 84 av. J. C., qui défait Alexandre Jannée en 93 et plus tard le Séleucide Antiochus XII, celui-ci tué au combat. Certains pensent cependant qu'il s'agit d'Obodas III (30–9 av. J. C.), dynaste peu remarquable et dominé par son ministre Syllaios.<sup>66</sup>

## V. Le culte

Le panthéon des Nabatéens ne présente donc, à notre sens, aucun système ordonné. Il n'est pas, en particulier, une réflexion du système planétaire, même

<sup>62</sup> G. R. H. WRIGHT, *Syria* 45, 1968, 25–35; cf. Pétra – Bruxelles, 86 s., n° 57, Voie Royale, 176–178, n° 208, 209, 211, 212.

<sup>63</sup> WRIGHT, *ADAJ* 12/13, 1967/68, 28, pl. 19, fig. 13; Pétra – Bruxelles, 88, fig. 58.

<sup>64</sup> P. J. PARR, A Nabataean Sanctuary near Petra. A Preliminary Note, *ADAJ* 6/7, 1962, 21 s.; MILIK-STARCKY, Inscriptions récemment découvertes à Pétra, *ADAJ* 20, 1975, 120 s.; ZAYADINE, *Petra – Nürnberg*, 116–117; LINDNER, *ibid.*, 272–278.

<sup>65</sup> JAUSSEN-SAVIGNAC, *RB* 1905, 74, 235; CIS II 354; RES 1423; DALMAN, *Neue Petra-Forschungen*, 57 et 92; STARCKY, *SDB* VII, s. v. Obodas I<sup>er</sup>, 906; ZAYADINE, *ADAJ* 21, 1976, 139; Pétra – Lyon, 70.

<sup>66</sup> Ainsi LINDNER, *Petra – Nürnberg*, 71.

si certaines divinités comportent un aspect astral, telles al-'Uzzâ (Vénus) et peut-être al-Kutbâ comme Mercure. Il ne semble pas non plus que ce panthéon se soit agglutiné autour d'un dieu primitivement unique. Les dieux des Nabatéens sont d'abord dieux des tribus et des clans, mais d'autre part ils hantent des lieux consacrés, définis parfois par une longue tradition. Ils se sont retrouvés ensemble en fonction des liens politiques intéressant leurs adorateurs. Si Dûshara est devenu le dieu principal, c'est parce qu'il était 'dieu de Gaïa', rattaché à la première capitale nabatéenne et par conséquent (ou vice versa) à la famille royale. Cependant, la personnalité de tous ces dieux s'était formée dans un milieu assez homogène, celui des bédouins; leur culte présente donc nombre de traits communs.

Une bonne quarantaine des hauts-lieux ont été repérés à Pétra, sur les sommets ou dans les accidents divers de la montagne. Ils comportent à peu près régulièrement un autel (fig. 5), des cuvettes de libation, des bétyles ou



Fig. 5. Autel monolithe, chemin du Zibb 'Atûf, Pétra

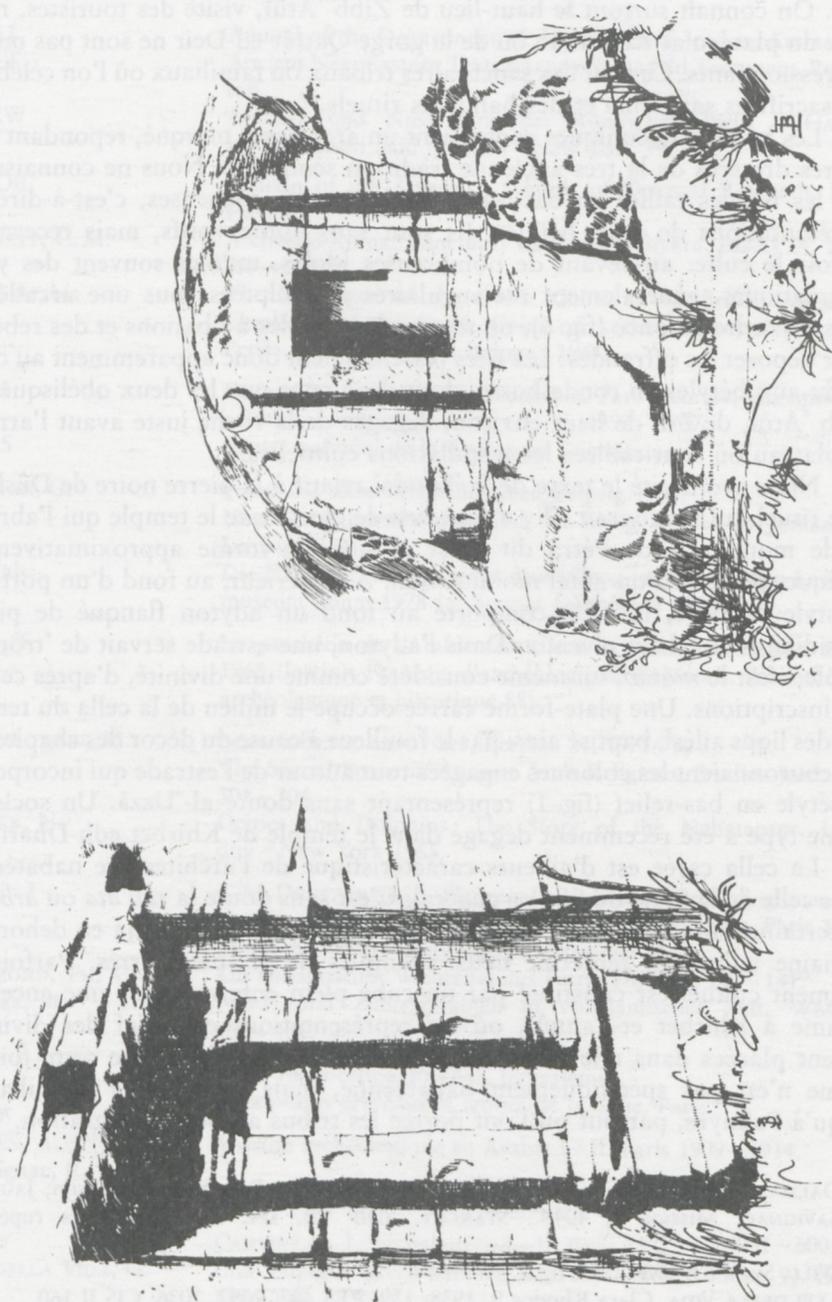


Fig. 6. Des niches à bethyles, Pétra

socles pour bétyles, enfin des salles de banquet, le tout taillé dans la roche vive. On connaît surtout le haut-lieu de Zibb 'Atûf, visité des touristes, mais ceux du plateau al-Khubthah ou de la gorge Qaṭṭâr ed-Deir ne sont pas moins impressionnants. Ce sont des sanctuaires tribaux ou familiaux où l'on célébrait des sacrifices sanglants et des banquets rituels.<sup>67</sup>

Les bétyles aniconiques constituent un archaïsme marqué, répondant aux pierres dressées de la très ancienne tradition sémitique. Nous ne connaissons que les bétyles taillés en bas-relief sur les parois rocheuses, c'est-à-dire les représentations de vrais bétyles. Ils sont sans doute votifs, mais recevaient parfois le culte: au-devant de nombreuses idoles, munies souvent des yeux schématiques, généralement rectangulaires et sculptées sous une arcade ou dans un cadre enfoncé (fig. 6), on trouve des cupules à libations et des rebords pour déposer les offrandes. Les rites ressemblaient donc apparemment au culte rendu aux bétyles en ronde bosse, dont il ne reste que les deux obélisques de Zibb 'Atûf, de 7 m de haut environ, dégagés de la roche juste avant l'arrivée au plateau où sont taillées les installations cultuelles.

Nous avons cité le texte de la 'Souda' relatif à la pierre noire de Dûshara et le rituel qui l'entourait. Il y a tout lieu de croire que le temple qui l'abritait est le monument de Pétra dit Qaṣr el-Bint, de forme approximativement cubique, précédé d'un autel monumental. A l'intérieur, au fond d'un portique prostyle surélevé, la cella comporte au fond un adyton flanqué de pièces subsidiaires sur deux niveaux. Dans l'adyton, une estrade servait de 'trône' à l'idole; c'est le *môtab*, lui-même considéré comme une divinité, d'après certaines inscriptions. Une plate-forme carrée occupe le milieu de la cella du temple dit 'des lions ailés', baptisé ainsi par le fouilleur à cause du décor des chapiteaux qui couronnaient les colonnes engagées tout autour de l'estrade qui incorporait le bétyle en bas-relief (fig. 1) représentant sans doute al-'Uzzâ. Un socle du même type a été récemment dégagé dans le temple de Khirbet edh-Dharih.<sup>68</sup>

La cella carée est d'ailleurs caractéristique de l'architecture nabatéenne et de celle de la Syrie du Sud en général. C'est sans doute la *rab'ata* ou *arba'na* de certaines inscriptions du Hauran.<sup>69</sup> Le sanctuaire de Sî', déjà en dehors du domaine nabatéen, renferme deux exemples de temples carrés. Parfois, le bâtiment cultuel est constitué par un cube plein enfermé dans une enceinte, comme à Khirbet et-Tannûr, où les représentations en relief des divinités étaient placées dans une niche réservée dans ce massif. Encore cette fois, la forme n'est pas spécifiquement nabatéenne, mais se retrouve au Liban et jusqu'à Palmyre, partout où l'ont portée les tribus arabes en migration.<sup>70</sup>

<sup>67</sup> DALMAN, *Petra und seine Felsheiligtümer et Neue Petra-Forschungen*, passim; JAUSSEN-SAVIGNAC, *Mission I*, 404 s.; STARCKY, *SDB VII*, s. v. Les sanctuaires rupestres, 1006 – 1008.

<sup>68</sup> WILL, *Syria 63*, 1986, 345, fig. 2.

<sup>69</sup> LEVI DELLA VIDA, *Clara Rhodos 9*, 1938, 139; RES 482, 2092, 2036; CIS II 160.

<sup>70</sup> STARCKY, *RB 75*, 1968, 206 – 235; P. COLLART, *A propos de l'autel du sanctuaire de Nébo*, dans: *Palmyre: bilan et perspectives*, Strasbourg 1976, 85 – 95; H. J. W. DRIJVERS, *Aramaic ḥmn' and Hebrew ḥmn: their Meaning and Root*, *Journal of Semitic Studies* 33, 1988, 165 – 179.

*Bibliographie et abréviations*

- ADAJ Annual of the Department of Antiquities of Jordan, Amman.  
 ANET Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament, Princeton.  
 ANRW Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, W. HAASE, H. TEMPORINI (édd.), Berlin – New York 1972 – .  
 BASOR Bulletin of the American Schools of Oriental Research, New Haven.  
 BENNETT, C. M. A Graeco-Roman Sanctuary on Umm el Biyara, ADAJ 24, 1980, 209 – 211.  
 BMC Arabia The Catalogue of the Greek Coins in the British Museum. Catalogue of the Greek Coins of Arabia, Mesopotamia, and Persia, G. F. HILL (éd.), Bologna 1965.  
 CIS II Corpus Inscriptionum Semiticarum. Pars secunda, inscriptiones aramaicas continens, Paris, t. I – II, 1893 – 1907.  
 CNRS Centre national de la Recherche Scientifique.  
 DALMAN, G. Petra und seine Felsheiligtümer, Leipzig 1908.  
 – Neue Petra-Forschungen und der heilige Felsen in Jerusalem, Leipzig 1912.  
 DieNab Die Nabatäer. Erträge einer Ausstellung im Rheinischen Landesmuseum Bonn, 1978 (= Bonner Jahrbücher 180, 1980).  
 FAHD, T. Le panthéon de l'Arabie centrale à la veille de l'Hégire, Paris 1968 (Institut Français d'archéologie de Beyrouth. Bibliothèque archéologique et historique 88).  
 GAWLIKOWSKI, M. Les tombeaux anonymes, Berytus 24, 1975/76, 35 – 41.  
 – The Sacred Space in Ancient Arab Religions, Studies Jordan I, 301 – 304.  
 GLUECK, N. Deities and Dolphins. The Story of the Nabataeans, London – New York 1965.  
 Hauran I J.-M. DENTZER (éd.), Hauran I. Recherches archéologiques sur la Syrie du Sud à l'époque hellénistique et romaine, Paris 1985 (Bibliothèque archéologique et historique 124).  
 HAMMOND, PH. C. Ein nabatäisches Weihrelief aus Petra, DieNab, 137 – 141.  
 HÖFNER, M. Nord- und Zentralarabien in vorislamischer Zeit, WM I, 409 – 481.  
 IEJ Israel Exploration Journal, Jerusalem.  
 IGLS Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Paris.  
 JAUSSEN, A. – Mission archéologique en Arabie I – II, Paris 1909 – 1914.  
 Savignac, R.  
 JNES Journal of Near Eastern Studies, Chicago.  
 LeNab CANTINEAU, J., Le nabatéen I – II, Paris 1932.  
 LEVI DELLA VIDA, G. Una bilingue greco-nabatea a Coa, Clara Rhodos 9, 1938, 139 – 148.  
 LIMC Lexicon iconographicum mythologiae classicae I – IV, Zürich – München 1981 – 1988.  
 LINDNER, M. Ein nabatäisches Klammheiligtum bei Petra, Petra – Nürnberg, 272 – 278.

- MILIK, J. T. Nouvelles inscriptions nabatéennes, *Syria* 35, 1958, 227–251.  
 – Dédicaces faites par des dieux <Palmyre, Hatra, Tyr> et des thiasés sémitiques à l'époque romaine, Paris 1972 (Institut Français d'archéologie de Beyrouth. Bibliothèque archéologique et historique 92).  
 – Origines des Nabatéens, *Studies Jordan* I, 261–266.
- MILIK, J. T. – TEIXIDOR, J. New Evidence on the North-Arabic Deity Aktab-Kutbâ, *BASOR* 163, 1961, 22–25.
- Pétra-Bruxelles D. HOMÈS-FREDERICQ (éd.), Inoubliable Pétra. Le royaume nabatéen aux confins du désert, *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*, Bruxelles 52, 1980–81, 198–202.
- Pétra – Lyon Pétra et la Nabatène, *Museum de Lyon*, Lyon 1978.
- Petra – Nürnberg M. LINDNER (éd.), *Petra und das Königreich der Nabatäer (Abhandlungen der Naturhistorischen Gesellschaft Nürnberg 35, 1970)*, München 3<sup>e</sup> éd. 1980.
- RA Revue archéologique, Paris.
- RES Répertoire d'Epigraphie Sémitique, Paris.
- RB Revue Biblique, Jérusalem.
- SAVIGNAC, R. Le sanctuaire d'Allat à Iram, *RB* 41, 1932, 581–597; 42, 1933, 405–422; 43, 1934, 572–591; 44, 1935, 245–278 (avec G. HORSFIELD).
- SDB F. VIGOUROUX (éd.), *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Paris 1928–1979.
- SOURDEL, D. Les cultes du Hauran à l'époque romaine, Paris 1952 (*Bibliothèque archéologique et historique* 53).
- STARCKY, J. Pétra et la Nabatène, *SDB* VII, 1964, c. 886–1017.
- Le temple nabatéen de Khirbet Tannûr, *RB* 75, 1968, 206–235.
- Quelques aspects de la religion nabatéenne, *Studies Jordan* I, 195–196.
- Allath, Athéna et la Déesse syrienne, dans: *Mythologie gréco-romaine, mythologies périphériques*, colloque CNRS n° 593, Paris 1981, 113–118.
- Allath, *LIMC* I, 1, 1981, s. v., 564–570.
- La religion des Nabatéens, *Pétra – Lyon*, 35–39.
- STRUGNELL, J. The Nabataean Goddess al-Kutba' and her Sanctuaries, *BASOR* 156, 1959, 29–36.
- Studies Jordan* I HADIDI, A. (éd.), *Studies in the History and Archaeology of Jordan* I, Amman 1982.
- TEIXIDOR, J. The Nabataean Presence at Palmyra, *The Gaster Festschrift (JNES 4, 1973)*, 405–409.
- Voie Royale La voie royale. 9000 ans d'art au Royaume de Jordanie, *Musée du Luxembourg*, 1987.
- WELHAUSEN, J. Reste arabischen Heidentums, Berlin 1897.
- WILL, E. Du môtab de Dusarès au trône d'Astarté, *Syria* 63, 1986, 343–351.
- WM H. W. HAUSSIG (éd.), *Götter und Mythen im Vorderen Orient, Wörterbuch der Mythologie* I, Stuttgart 1965.

- ZAYADINE, F. Die Götter der Nabatäer, Petra – Nürnberg, 108 – 117.  
 – L'iconographie d'al-'Uzzâ-Aphrodite, dans: Mythologie gréco-romaine, mythologies périphériques, colloque CNRS n° 593, Paris 1981, 113 – 118.
- ZDMG Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Wiesbaden.

### *Liste des illustrations*

- 1 (pl. I) L'idole de la 'déesse de Hayyan', probablement al-'Uzzâ, Pétra. D'après DieNab, p. 139.
- 2 (pl. I) Zeus-Hadad-Qôs trônant, de Khirbet et-Tannûr. D'après GLUECK, Deities and Dolphins, p. 94.
- 3 (pl. II) La 'déesse aux poissons' de Khirbet et-Tannûr. D'après DieNab, pl. 63.
- 4 (pl. II) Médaille à buste de Dionysos, Pétra. D'après DieNab, pl. 61.
- 5 (p. 2672) Autel monolithe, chemin du Zibb 'Atûf, Pétra. D'après I. BROWNING, Petra, London 1982, fig. 141.
- 6 (p. 2673) Des niches à bétyles, Pétra. D'après I. BROWNING, Petra, London 1982, fig. 142.